



Patricia Tourancheau

LE
36

**HISTOIRES DE POULETS,
D'INDICS ET DE TUEURS EN SÉRIE**

Seuil **LES**
JOURS
.FR

LE 36

Du même auteur

1993, mode d'emploi
Ramsay, 1990

Les Postiches. Un gang des années 80
Fayard, 2004

Brigade anti-criminalité
avec Sébastien Bennardo
Flammarion, 2013

Guy Georges. La traque
Fayard, septembre 2010
et Pocket, mars 2013

PATRICIA TOURANCHEAU

LE 36

Histoires de poulets, d'indics et de tueurs en série

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

ISBN 978-2-02-135656-4

© Édition du Seuil, mars 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Plongée quai des Orfèvres

Par un dimanche de l'automne 1990, je franchis pour la première fois le porche du 36 et j'attaque, le cœur battant, la traversée de la cour pavée, puis l'ascension de l'escalier mythique. Ces locaux de la PJ parisienne, je ne les connais qu'à travers de vieux films des années 1950, *Quai des Orfèvres* de Clouzot et *Identité judiciaire* de Bromberger, et les romans de Simenon. Cette fois-ci, ce n'est plus en spectatrice ou lectrice que j'aborde ce bâtiment à la tour pointue, qui s'étend le long de la Seine, mais en journaliste. Missionnée par *Libération* pour m'occuper de la police, des crimes et des bandits, la provinciale que je suis n'a aucun contact à Paris. Je débarque avec un seul nom en poche fourni par un flic de la PJ de Lyon, où je faisais déjà pour *Libé* « la tournée » – comme on dit chez les faits-diversiers – à l'hôtel de police, surnommé Fort Apache. Mon nouveau Fort Apache, c'est le 36 quai des Orfèvres !

Cet unique poulet qui m'a été recommandé s'appelle Frédéric Péchenard. Il est le numéro 3 de la Crim', chef de la section antiterroriste. De permanence dominicale, il m'a invitée à passer le soir au 36. Je grimpe donc les marches de lino délavé, un peu impressionnée. Au deuxième étage, je cherche en vain « le bocal » enfumé vu au cinéma où les faits-diversiers et les témoins attendaient les inspecteurs à rouflaquettes et les commissaires à moustache, la pipe au bec. Mais un sas de sécurité et l'antichambre qui dessert les bureaux de la direction du 36

ont remplacé le bocal. À cet endroit-là, la pièce attribuée aux journalistes, qui, jusqu'à la fin des années 1980, exerçaient à demeure, a également disparu. Au troisième étage, un panneau lumineux au néon bleuté, comme dans les magasins ou les gares, anachronique en ce lieu, annonce : « Brigade criminelle ».

Costume bleu assorti à ses yeux, franche poignée de main et regard direct, le commissaire me reçoit dans son bureau, collé au 315 de Jules Maigret. Ce fils de bourgeois et lecteur du *Figaro* s'avoue un brin étonné que la presse de gauche s'intéresse à la police, autrement que pour dénoncer les bavures ou les ripoux, et s'inquiète du *modus operandi* de nos relations. Je le rassure, jure de ne pas trahir son nom, de ne pas lui attribuer des propos tenus off et lui lance tout à trac : « Vous me dites tout et je fais le tri. » Il s'en souvient encore. Dès ce premier rendez-vous, Péchenard saisit mon intérêt pour la PJ et joue le jeu. Il m'ouvre les portes du 36, me guide dans ce labyrinthe de couloirs, de mansardes et d'escaliers dérobés, pour une visite magique. Il m'entraîne, à travers un local où sèchent des vêtements ensanglantés de victimes, sur les toits vert-de-gris du 36, avec vue imprenable sur le Palais de justice et Notre-Dame de Paris. Il déverrouille même une pièce secrète au troisième étage, le « musée des horreurs », où la brigade des stupéfiants et du proxénétisme, alors réunis en une seule et même brigade, entasse les objets saisis dans les maisons closes et les fumeries d'opium, et où exceptionnellement la Crim' expose l'album photos du Japonais cannibale Sagawa.

Ce réduit borgne deviendra la salle des scellés des Stups, où se produira un casse mémorable, commis de l'intérieur, avec la disparition de 52 kilos de cocaïne – une des histoires de ce livre. Je visiterai pour Les Jours, en 2016, avec la commissaire Martine Monteil, la première femme à avoir dirigé le Quai, au jargon très fleuri, et que je fréquente depuis vingt-six ans, le nouveau « musée de la Mondaine », déménagé au 3 rue de Lutèce, avec

la brigade de répression du proxénétisme, dans une ancienne cellule de garde à vue au dernier étage.

Au fil des affaires et des faits divers, des remises du prix du Quai des Orfèvres, des vœux des syndicats et des pots de brigades, j'ai rencontré des ribambelles de poulets du 36, huiles de la direction ou ripeurs de base, patrons ou chauffeurs, commissaires ou officiers, les « obscurs et sans gloire », selon leur expression, anonymes, dont les identités n'apparaissent que sur les procès-verbaux. Ils ont compris ma passion pour les dessous de leurs investigations et pour leurs histoires, les grandes comme les petites. Ils ont accepté – avec méfiance au début – de me les dévoiler lors de rendez-vous discrets au fond de bistrots parisiens, tel Le Galway en face du 36, ou de restaurants du quartier : à La Cochonnaille ou au Soleil d'Or à Saint-Michel, chez le Grec Costa rue Saint-André-des-Arts, aux Deux Palais à côté de la BRB, la brigade de répression du banditisme, Chez Paul place Dauphine ou à La Robe et le Palais, et même parfois au Rat mort – qui porte bien son nom –, la cantine de la préfecture de police. J'ai imposé la présence du calepin sur la table pour tout noter, y compris leurs confidences et le règlement de l'addition aux frais du journal. J'ai retracé leurs belles enquêtes, mais aussi leurs faux pas. La majorité des policiers l'ont compris.

Au bout de huit ans de vaines demandes de reportage à l'intérieur d'une brigade, le patron du 36, Patrick Riou, m'a autorisée à passer douze jours, en juin 1999, à la Crim', alors dirigée par Martine Monteil et son adjoint Loïc Garnier, pour une immersion inédite aux côtés des « seigneurs ». Réticents, méfiants, voire cassants, les officiers – lieutenants, capitaines ou commandants ayant déjà perdu leur beau titre d'inspecteurs – m'ont parfois traitée comme en garde à vue, avant de comprendre la loyauté de ma démarche. Ainsi, le groupe d'Alain Vasquez a fini par m'adopter et me montrer les ficelles et les aléas de ce métier confronté à la mort.

Son bras droit, « monsieur Édouard », trésorier de l'amicale de la Crim', me remettra, à la fin, la médaille en bronze de la brigade.

Seize ans plus tard, après les attentats de *Charlie* en janvier 2015, lors de ma soirée d'adieux à *Libération*, où les poulets se sont mélangés aux braqueurs, avocats et magistrats, monsieur Édouard m'offrira une bouteille de champagne étiquetée « Cuvée spéciale. Brigade criminelle 36 Quai des Orfèvres. Paris » que je conserve comme une relique. J'ai en revanche échoué à identifier le fournisseur de la BRB en mignonnettes de pastis, épais et jaune comme du flan, soi-disant déjà mélangé à de l'eau... Pire que les « 112 » – double 51 – à la Gainsbourg, hôte émérite du 36 en son temps, ce breuvage a provoqué chez moi un trou noir lors d'une soirée d'anniversaire des « Rubis » – indicatif radio de la BRB – dans une boîte de nuit parisienne.

Les liens tissés avec les Rubis de la BRB, les Cristal de la Crim', les Topaze de l'Antigang, les Saphir des Stups et les Diamants de la Mondaine ont traversé un quart de siècle, émaillé d'innovations techniques, juridiques et scientifiques. Je les ai entendus râler à l'apparition du téléphone mobile – « les écoutes, c'est fini, on ne pourra plus brancher les suspects » –, avant de comprendre les possibilités de géolocalisation et d'exploitation des facettes (facturations détaillées). Je les ai supportés lorsqu'ils pestaient contre la présence de l'avocat en garde à vue et l'enregistrement des interrogatoires, avant qu'ils s'en accommodent. J'ai assisté à la métamorphose de leur travail avec l'informatique et l'internet. Je les ai vus éblouis par l'avènement de l'empreinte génétique qui a révolutionné les enquêtes.

J'ai également suivi ces évolutions avec le chef de l'identité judiciaire, Richard Marlet, dont le pot de départ à la retraite ouvre mes « Chroniques du 36 », concoctées pour Les Jours. Ce nouveau site, fondé début 2016 par des journalistes qui, comme moi, ont quitté *Libération*, traite l'actualité en séries, fouillant les sujets de manière obsessionnelle. Voilà qui me parle. Les Jours

m'ont sollicitée pour creuser une « obsession » : celle d'un lieu emblématique et de personnages récurrents, à la façon d'un feuilleton. Le monde des poulets s'est imposé, évidemment.

Le 36 quai des Orfèvres devait déménager fin 2017 dans des bâtiments neufs au nord-est de Paris. Je voulais profiter de ce moment symbolique, qui marque la fin d'une époque, pour m'emparer de son Histoire, avec un grand H, mais également d'histoires méconnues ou actuelles, ou encore de récents soubresauts, racontés sur le vif. Ainsi ont démarré les « Chroniques du 36 » sur Les Jours. C'est une autre façon de montrer l'état de la police judiciaire, les travers de certains, les compétences des autres, les arrangements qui ne sont plus tolérés aujourd'hui, les micmacs de policiers de renom, à l'instar du commissaire Neyret de Lyon, dont la chute a secoué toute la PJ, mais aussi les transformations du métier et les enquêtes du moment. J'ai repris toute la matière accumulée dans mes carnets de notes, renoué avec mes anciens contacts, et j'en ai découvert de nouveaux. J'ai revu tous les ex-grands flics de droite reconvertis dans le privé, comme Jean-Louis Fiamenghi, dit « Boucle d'or », parti chez Veolia, ou Christian Flaesch, l'ex-directeur du 36, embauché par le groupe Accor, et puis Frédéric Péchenard, devenu sarkoziste, lancé dans la politique, élu pour Les Républicains. J'ai exploré le monde des cabarets, des bars à filles et des maquerelles avec de vieux briscards de la Mondaine, et le commissaire... Mégret qui chapeaute actuellement la brigade de répression du proxénétisme. La plupart de ces poulets, qui témoignent pour Les Jours d'un siècle de PJ, m'ont également prêté leurs photos prises au 36, des documents d'archives parfois inédits.

Enfin, j'ai souhaité revenir sur l'assassinat, en 1986, d'une petite fille, Cécile Bloch, dont j'entendais parler de façon feutrée à la brigade criminelle depuis mes débuts et dont le nom figurait sur plusieurs carnets de notes. Jamais, je n'avais pris le temps de m'occuper de ce dossier mastodonte. Je savais pourtant que l'ADN

du tueur de la fillette avait relié ce meurtre à d'autres viols de gamines, et à un double homicide d'adultes dans le Marais, traité par l'ex-commandant Alain Vasquez. C'est lui qui m'a appris le nom du chef de groupe qui a enquêté à l'origine sur l'affaire Bloch : Bernard Pasqualini, le tombeur du gang des Postiches ! J'ignorais son rôle dans ce dossier, alors que je connaissais bien cet ex-inspecteur divisionnaire pour l'avoir longuement interviewé sur ces braqueurs des années 1980. C'est ainsi que je suis partie sur les traces de ce criminel, dit « le Grêlé », lequel hante encore, trente ans plus tard, les nuits de ces policiers qui l'ont cherché en vain. J'ai longuement écouté le frère de Cécile Bloch, biologiste, qui avait réclamé des expertises génétiques dix ans avant leur apparition en France. Je me suis rendu compte également qu'un petit groupe, chapeauté par l'officier Christian L., continue à enquêter sur ce *cold case*, preuve de l'opiniâtreté intemporelle des seigneurs de la Crim'. Alors, j'ai voulu réhabiliter le feuilleton policier pour raconter, en douze épisodes, l'affaire non classée du Grêlé. En faire un polar non-fiction.

Reconstituer les trente années de traque de ce tueur en série, creuser les histoires de la Rouquine ou de Madame Claude – maquerelles et indicatrices hors pair de la Mondaine –, retracer les filatures et les surveillances de l'équipe de braqueurs de Redoine Faïd par la BRB, suivre en profondeur ce passage des poulets à l'ancienne à la PJ moderne, des crimes de droit commun aux attentats jihadistes, revisiter les lieux avant le déménagement au 36 rue du Bastion aux Batignolles, m'habite depuis un an. Déjà ébranlé par ce changement, le 36 a bien failli sauter le 1^{er} décembre, cible parmi d'autres d'islamistes radicaux.

Deux semaines plus tôt, le 15 novembre 2016, lors de la 70^e remise du prix du Quai des Orfèvres, j'ai vu deux hommes âgés se soutenir comme deux vieux complices, le second appuyé sur sa canne et sur le bras du premier, pour fendre la foule, à

PLONGÉE QUAI DES ORFÈVRES

petits pas, dans la salle Bertillon, noire de monde : Alain Delon et Jean-Paul Belmondo. Ayant incarné tant de poulets au cinéma, les deux stars sont des parrains de ce trophée professionnel pour roman policier. C'est Delon qui a parlé, pour lui, mais aussi au nom de Bébel, émettant des regrets : « Tout fout le camp, même le 36 quai des Orfèvres qui est là depuis cent trois ans et qui doit déménager. Eh bien, Jean-Paul et moi, nous en sommes malades ! »

À Paris, le 29 décembre 2016

PREMIÈRE PARTIE

Le poulet à l'ancienne

Le commissaire Marlet s'en va

Vendredi 11 mars à l'heure du déjeuner. Des costumes bleus ou noirs, des impers mastic et des manteaux de tweed s'engouffrent sous le porche du 36 quai des Orfèvres. Des commissaires. D'autres dévalent les marches de l'escalier A, traversent la cour pavée puis débouchent dans celle du dépôt, vers le quai de l'Horloge. On fête le départ à la retraite d'un collègue : Richard Marlet*¹, une figure de la PJ parisienne². « Personnalité pittoresque et humour décalé », soulignera bientôt dans son discours le sous-directeur Denis Collas. Tous se pressent autour de cet ancien de l'IJ (l'identité judiciaire) qui fit passer la police technique et scientifique de la loupe au crimescope³, et la documentation criminelle du microfilm au numérique.

Dans le hall d'entrée de l'IJ, le buste de son illustre prédécesseur, Alphonse Bertillon*, père de la police technique, trône à côté de ses appareils photo, ses outils et ses toises. Richard Marlet accueille là, un à un, ses 250 invités, policiers ou experts, puis les guide vers l'ancienne chapelle attenante, dédiée à son mentor, la salle Bertillon. Elle sert aux réceptions officielles, mais aussi

1. La notice biographique des personnages dont le nom est suivi d'un astérisque à la première occurrence figure en annexe, p. 355.

2. PJ : police judiciaire. Une table des sigles et la définition des différents services du 36 figurent en annexe, p. 383.

3. Une espèce de projecteur surpuissant qui permet d'identifier des traces (de sang, de sperme, d'ADN), des fibres, des résidus.

aux auditions multiples de témoins, lorsque des événements, tels que les attentats du 13 novembre 2015, l'exigent.

Ils sont tous venus, même l'historien de la PJ, désormais à la police des polices, Charles Diaz*. L'ancien numéro 2 de la Crim', devenu chef de l'unité de coordination de la lutte antiterroriste, Loïc Garnier, est là aussi, de même que les patrons de toutes les brigades du 36, ou encore Vianney Dyèvre, l'ex-adjoint de Richard Marlet, fils d'amiral passé à la protection des mineurs, ainsi que le sous-directeur des affaires financières Gilles Aubry, qui préside l'amicale du 36 mais n'a plus le cœur à organiser des festivités depuis les attentats. Sont aussi venus une photographe de l'IJ habituée à « prendre des gens qui ne bougent pas » sur les scènes de crime, Noël, l'appariteur du 36, au look détonnant avec son catogan, et le commissaire Guy Parent, cheveux longs, cravate de cuir et santiags. Une foultitude de petites mains de l'IJ sont de la fête, qui appellent Marlet « patron », ainsi que des employées des archives qui saisissent les procédures, tristes du départ du chef, galant avec les dames, opérationnel au travail et capable de blaguer en alexandrins. La fin d'une époque pour Richard Marlet, comme pour le 36 qui va quitter la Seine pour le XVII^e arrondissement de Paris.

Sur le carton d'invitation, Richard Marlet a apposé sa photographie anthropométrique de profil prise le 13 novembre 1980, le jour de son arrivée à la PJ de Paris comme inspecteur stagiaire. Avec ses cheveux longs et ses rouflaquettes, ce jeune homme en veston, chemise blanche et cravate, ressemble plus à un étudiant de la Sorbonne qu'à un poulet du 36. S'il est là, c'est parce que son frère aîné, Gérard, cadon de la brigade antigang, l'a poussé à entrer dans la police. Alors, Richard a mis de côté sa guitare Stratocaster, sa licence de lettres classiques et sa maîtrise d'archéologie étrusque pour apprendre le droit et passer le concours. Sans vocation, par atavisme familial.

Un père gardien de la paix, un frangin dans l'Antigang

Après son père, devenu gardien de la paix en 1937, et son frangin, inspecteur en 1964, Richard se retrouve donc à son tour assis sur la chaise de Bertillon au dépôt de la préfecture de police (la PP) de Paris. Dans une grande salle réservée à « la signalisation » : le flic débutant posait de face et de profil devant « un ancien qui actionnait la roue pour faire pivoter la chaise en bois et changer d'angle », détaille le commissaire Marlet pour Les Jours. Puis le nouveau appuyait l'un après l'autre ses dix doigts sur un tampon encreur pour relever ses empreintes digitales. Comme les suspects et les détenus, les policiers admis à la PP donnaient leurs « paluches » et leur portrait pour la fiche anthropométrique. Ce rituel-là est désormais abandonné.

En vis-à-vis, sur l'invitation *vintage* de sa « Tournée d'Adieux au 36 quai des Orfèvres », Richard Marlet a ajouté un cliché pris de face le dernier jour de sa vie de commissaire à la PP, le 29 février 2016, avec l'ardoise noire qui fixe depuis des lustres nom, prénom et date de naissance : « 05/05/1955 ». Sans poser dans le siège historique, car « la chaise fonctionne encore mais on ne l'utilise plus, on demande aux suspects de se mettre debout, de se tourner, et cela donne des photos de médiocre qualité », déplore le savant commissaire à la professeur Tournesol⁴. La tradition de « signaler » les fonctionnaires s'est perdue dans les années 1990, à son grand regret : « C'était pourtant bien pratique. Car si un policier laissait des traces papillaires sur une scène de crime, on le retrouvait. »

Face à ce parterre de collègues, Richard Marlet oublie la timidité extrême qui l'a empêché, durant toute sa scolarité, de présenter des exposés. Après le discours fort élogieux du directeur de la

4. Les citations de ce chapitre et du suivant sont issues d'entretiens avec l'auteur ou de notes prises sur le vif.

PJ, Marlet embrasse Christian Sainte* qui lui remet la médaille du 36 gravée à son nom. Puis il déroule lui-même les étapes de sa carrière en commentant des photos projetées sur écran géant : « Là, en 1963, entre mon père gardien de la paix et mon parrain maître-chien, le petit garçon avec un petit chapeau déjà, c'est moi. » Allusion à son éternel feutre noir. Avec son inséparable pipe et son imperméable foncé, la silhouette de Marlet sous les arcades du 36 se confond avec celle du commissaire Maigret*.

Les images défilent, celles de son frère avec ses potes de l'Antigang dans les années 1970 le rendent tout chose. Depuis le décès de leur père d'un cancer en 1972, le charismatique Gérard protégeait son petit frangin de douze ans de moins que lui : « Il va décider de mon destin à ma place », racontait récemment Richard Marlet aux Jours dans son bureau du 36, encombré de reliques de Bertillon et de Doyle, et donnant sur la place Dauphine. Gérard le pousse à intégrer l'école des inspecteurs, puis le fait affecter à l'état-major de la PJ pour qu'il révise le concours de commissaire. Ce n'est pourtant pas grâce au droit mais aux lettres que Richard le décroche en 1982. Avec un sujet en or pour cet érudit : « On dit qu'*Œdipe roi*, de Sophocle, est une grande tragédie policière, racontez l'histoire. » Également bien inspiré à l'oral, grâce à Miou-Miou dans *La Femme flic* dont elle incarne le rôle dans le film d'Yves Boisset, le candidat expose sa vision de l'emploi des femmes dans la police. Mais son problème, c'est qu'il reste le frère de. Pourtant, Richard et Gérard ne se ressemblent pas. C'est l'intello et le casse-cou, l'introverti et la grande gueule, le dépressif et l'optimiste, « le crépusculaire et le solaire », dit joliment le cadet qui s'est escrimé à sortir de l'ombre : « Il a fallu que je me fasse un prénom dans la police. »

Débarqué à la 2^e brigade territoriale de PJ dans le XVIII^e arrondissement de Paris, commandée par un patron à l'ancienne, le jeune commissaire Marlet est « impressionné par l'extrême

Le Grêlé « sentait la nature »	330
La piste « Oblomov »	332
Un détective privé	335
La piste du jardinier	336
11. Le dossier du Grêlé bouge encore	339
Les grands moyens	339
Ne jamais oublier, persévérer	341
De nouveaux moyens techniques	343
12. Regrets éternels	347
Qu'est devenu le Grêlé depuis 1994 ?	347
SDF, policier ou bon père de famille ?	349
Cauchemars	350

ANNEXES

Les personnages	355
Glossaire (professionnel et argotique de la police)	379
Les services de la police, autour du 36	383
1. Les adresses du 36	383
2. Les services	383
3. Les autorités	385
4. Les sigles	386
Bibliographie	387



RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCQ
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : MARS 2017. N° 135653 (XXXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE